

S O N P O R T R A I T I S T E

IL VENAIT TOUS LES DEUX MOIS POUR UNE SÉANCE DE POSE. Toujours en début de journée, en général un vendredi, quand on voyait encore sur son visage quelque chose de vivant malgré une semaine d'efforts, ainsi qu'une certaine douceur dans ses yeux parce qu'il savait qu'elle tirait à sa fin. Au cours du printemps dernier, à cette heure-là, les fleurs lumineuses des jacarandas jonchaient le sol au dehors et son assistant en ramassait des poignées qu'il répandait sur le divan où il était assis ou allongé, ou sur lequel il se prélassait. De magnifiques pétales violets.

Je préparais toujours ma palette avant son arrivée. Je connaissais les nuances de sa peau, la teinte de ses cheveux, le rose des lunules de ses ongles. Quand il était là, bien installé, j'adaptais légèrement les couleurs en fonction de son humeur : si la semaine avait été mauvaise, le ton de sa peau réclamait plus de jaune ; s'il se sentait bienveillant, j'ajoutais une couche de bleu sur le blanc de ses yeux. Il disait que faire faire son portrait était sa seule thérapie.

Je commençais par un croquis de son visage au fusain. J'étais sans pitié pour les détails, et j'enregistrais chaque nouvelle ride, chaque décoloration, chaque tache de vieillesse, mais c'était ce qu'il voulait – lors de la toute première séance de pose, je l'avais flatté sur la toile, et il m'avait menacé de ne jamais revenir, aussi, lors de la séance suivante, je l'avais peint comme il était, et cela lui avait plu. Vous seriez surpris de voir ce qui peut arriver à un visage en l'espace de deux mois. Un jour, je réunirai tous les croquis au fusain qui resteront et j'en ferai un album et quand on le feuillettera rapidement les images uniques se mettront en mouvement. Cette animation montrera le vieillissement du Président.

Les portraits à l'huile me prenaient exactement six heures. Il décidait de la pose, et quand il s'était installé, son assistant lui recouvrait le visage de fond de teint et, les jours où le Président avait l'air particulièrement fatigué, il ajoutait un peu d'autorité à ses yeux avec de l'eye-liner. Il avait une capacité étrange à rester immobile pendant plusieurs heures. À la fin de chaque séance de pose, avant même que la peinture ait eu le temps de sécher, son assistant prenait la toile pour la placer à côté du drapeau au Parlement, ainsi le portrait était toujours le plus récent, et on distribuait les anciens aux dignitaires pour qu'ils les accrochent chez eux.

SON CHEF DE CUISINE

LE REPAS PRÉFÉRÉ DU PRÉSIDENT ÉTAIT LE BRUNCH DU DIMANCHE composé d'un plateau de fruits de mer que je lui servais dans la salle à manger privée de son appartement en ville ; sa famille elle-même ne le rejoignait pas pour ce repas. Nous avions pris nos habitudes avec les années. Le garde m'introduisait dans l'appartement à neuf heures. J'apportais tous les ingrédients frais et je préparais le repas dans sa propre cuisine, aussi silencieusement qu'il m'était possible afin de ne pas le réveiller. J'avais équipé les lieux pour qu'ils répondent à mes besoins et j'y accomplissais des tâches que je ne faisais plus depuis longtemps dans les cuisines de la résidence présidentielle, par exemple vider les langoustes en me servant de leurs antennes, ouvrir les bulots, couper la tête des crevettes. Normalement ces tâches sont réservées aux simples marmitons, mais dans le calme de cette cuisine un dimanche matin, j'ai fini par aimer ce travail peu ragoûtant – je retrouvais ainsi l'apprenti que j'avais été, je me souvenais de mes humbles débuts ; cela me rappelait mon respect pour les méthodes, la satisfaction qu'on éprouve à éplucher, couper, hacher et râper, les milliers de façons avec lesquelles on met en ordre un univers culinaire. Je ne peux nier la fierté que j'éprouvais en sachant que chaque chose que je préparais dans cette cuisine nourrirait le Président.

Dès mon arrivée, je posais les ormeaux vivants sur le sol de l'office. Ils étaient toujours contractés après avoir été transportés et je devais les calmer avant de les tuer, sinon la chair aurait été coriace. Je les laissais là jusqu'à ce que tout le reste soit presque prêt, puis je m'approchais à pas de loup et je les frappais sur leur point vulnérable avec le bout d'un rouleau à pâtisserie. S'ils me sentaient venir, ils se contractaient comme un muscle cardiaque et ils n'étaient plus consommables.

SON COIFFEUR

LE PRÉSIDENT ÉTAIT TRÈS MÉTICULEUX À PROPOS DE SES CHEVEUX, ainsi qu'à propos des poils de son nez et de ses oreilles. Il tenait à ce que j'utilise des pinces à épiler que j'enfonçais dans ses narines pour arracher les poils avec la racine, ce qui inévitablement lui faisait mal, et il jurait et jetait des objets contre le mur par réaction, ensuite il haletait comme une chienne en chaleur (je le soupçonnais secrètement d'aimer ça). Nous avons un rendez-vous quotidien en prévision de ses obligations du soir. Sa barbe poussait très vite et devenait bleue et ses poils de barbe se voyaient dès la fin de la journée, mais je n'accomplissais le rituel des narines et des oreilles qu'une fois par semaine. Comme tous les hommes, le moment que préférait le Président était celui de la mousse à raser – je me servais d'un blaireau doux mais ferme, et le savon à barbe s'étalait facilement sur la peau humide, sans que j'aie à insister. Je faisais de petits cercles sur le bas de son visage jusqu'à ce que la mousse se forme. Je savais que c'était agréable.

Moi, j'éprouvais une satisfaction quand j'enlevais la mousse. J'aiguais mon rasoir devant le Président, et le son le faisait grimacer, mais il n'ouvrait jamais les yeux pour voir, ce qu'on pouvait interpréter comme un signe de lâcheté ou de courage. Puis je lui prenais fermement la tête entre mes deux mains pour l'incliner en arrière. C'était le moment que j'attendais chaque jour : d'un geste brusque, je pouvais lui casser le cou ou lui trancher la gorge d'un coup de rasoir, mais je ne l'ai jamais fait. Je commençais en bas du cou, je remontais lentement en faisant glisser la lame et je voyais les poils de barbe se mêler à la mousse.

Chaque soir, le sol de mon salon était recouvert de cheveux. Les cheveux sont une extension de la personne – je crois qu'ils possèdent un pouvoir. Quand je voyais les cheveux de tant de gens mélangés sur le sol, j'avais l'impression de voir des personnalités et des tics individuels rendus évidents, aussi je ne les jetais jamais ; mon commis les balayait et les mettait dans un bocal que je gardais sur des étagères dans l'arrière-boutique.

SON PORTRAITISTE

LE PRÉSIDENT M'INTERDISAIT DE FAIRE LE PORTRAIT D'AUTRES PERSONNES. C'était la condition mise à l'origine à mon engagement – il disait que je devais toujours avoir un regard neuf pour son visage – et j'avais accepté parce que les honoraires que je recevais signifiaient que je n'avais pas besoin d'un autre travail rémunérateur et que je pouvais peindre comme je le faisais quand j'étais étudiant : uniquement pour moi et pour tous ceux qui choisissaient de former mon public.

Ma femme fut la première. J'avais peint avec fureur pendant plusieurs mois à l'université et j'avais loué un sous-sol industriel pour exposer mon travail. J'étais fier et je croyais que l'art de qualité parlait de lui-même, aussi, pour le vernissage, je n'avais fait aucune publicité, je n'avais pas fait imprimer de prospectus et je n'avais passé aucune annonce dans le journal des étudiants. Mais je n'avais revu aucun ami pendant mon hibernation picturale et mes professeurs ne savaient pas si j'existais encore. Personne n'est venu. Je suis resté assis dans mon sous-sol et j'ai bu tout seul la bière que j'avais achetée. Elle est apparue à la porte (elle cherchait des toilettes, m'a-t-elle dit des années plus tard) vers minuit – ses épaules plus étroites que ses hanches, ses cheveux qui avaient gardé leur couleur naturelle et ses clavicules attiraient mes regards comme des aimants. Je lui ai ouvert une bière et je l'ai laissée contempler mon travail en buvant. Elle est restée longtemps devant mes dessins, en leur accordant une attention à laquelle ils n'étaient pas habitués dans une salle remplie de peintures à l'huile, en passant furtivement dans les flaques de lumière qui éclairaient chacun d'eux, chaudement enveloppée dans sa robe à paillettes. Finalement, elle est allée aux toilettes à l'arrière du sous-sol.

« On ne peut pas tirer la chasse d'eau, a-t-elle dit. La poignée est cassée. »

Au moins, ai-je pensé, il restera quelque chose d'elle quand elle sera partie. Plus tard, après être tombé amoureux, tout ce qui venait d'elle – un petit tas irrégulier de rognures d'ongles qu'elle laissait par terre, son haleine du matin, ses sous-vêtements de la semaine dans le panier de linge sale – est devenu un indice de sa chimie personnelle, et j'ai commencé à croire qu'il s'agissait de quelque chose que je pouvais posséder, que je pouvais la posséder, elle, si je me montrais assez vigilant pour conserver tous ces indices. Quand elle a quitté le sous-sol de l'exposition, je me suis installé au-dessus de la cuvette des toilettes et j'ai inhalé comme un chien. Je me suis mouillé un doigt et j'ai ramassé une paillette tombée sur le sol.

Ma femme aussi travaillait dans les choses esthétiques – elle était designer culinaire, sa spécialité : les hamburgers. Elle me racontait qu'ils ne filmaient que le devant d'une moitié de hamburger ; l'arrière ressemblait à un chantier de construction. Elle passait une légère couche de cire sur les petits pains au lait, plaçait des grains de sésame à des endroits stratégiques et, une fois, elle avait examiné une centaine de laitues avant de trouver la salade parfaite pour y pulvériser un spray à la silicone. Le pire, ne cessait-elle de dire, c'était de regarder les comédiens mordre dans un hamburger tout en étant obligés de sourire alors que la cire se coagulait sur leur palais. Elle leur préparait un seau pour qu'ils puissent cracher ce qu'ils avaient mâché dès que la caméra s'arrêtait de tourner.

Un soir, en s'habillant pour le dîner, elle avait ouvert une boîte en carton contenant une paire de bas extra-fins et en avait sorti une photo ; l'image de deux jambes longues et magnifiques dans des collants.

« Tu trouves qu'elle a de belles jambes ? me demanda-t-elle, et avant que j'aie eu le temps de répondre, elle ajouta : Tu sais que elle est lui. Tous les modèles pour les bas sont des hommes. »

Elle m'avertissait toujours pour me dire que les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être.

Aujourd'hui elle est enceinte de huit mois et j'en crève de ne pouvoir être auprès d'elle. Ses cheveux avaient énormément poussé, son ventre avait tellement grossi que son nombril faisait un creux sur tout ce qu'elle portait, et l'aréole de ses seins s'était étalée comme une tache rose sur sa poitrine en réclamant de l'espace. Quand ils l'ont emmenée, elle n'a eu que le temps d'enfiler sa robe de chambre. Ses cheveux étaient encore mouillés.

Lors de la dernière séance de pose, j'aurais dû me douter que quelque chose n'allait pas. Le Président avait changé de couleur – chaque fibre de son corps était d'un ton que je n'avais encore jamais mélangé sur ma palette –, il n'arrêtait pas de changer de place sur le divan comme un caniche délicat qui fait son lit pour la nuit et il était incapable de rester tranquille. Il avait fait entrer ses gardes du corps dans l'atelier alors que normalement ils attendaient dans le vestibule de mon immeuble, et son assistant avait même oublié de ramasser des pétales.

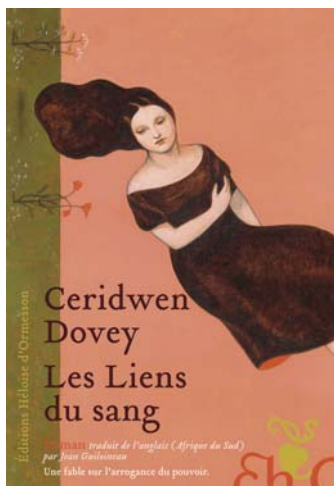
Ma femme était dans son bain, le premier rituel de sa journée, complètement immobile, on ne voyait que son ventre et elle observait les mouvements du bébé qui créaient des ondes sur l'eau. Elle pouvait rester ainsi des heures de suite, fascinée.

Les gardes du corps ont été tués par des pistolets munis de silencieux. Ils se sont simplement effondrés là où ils étaient, comme des poupées dont un enfant se désintéresse. L'assistant du Président a ouvert ma penderie sans dire un mot, il y est entré et a refermé en silence la porte recouverte d'un miroir. Ce n'est qu'à ce moment-là que je les ai vus : deux hommes masqués, rapides comme des araignées, qui braquaient leur arme sur le Président. J'ai laissé tomber ma palette et j'ai levé les mains d'un air suppliant. J'ai entendu le murmure de ma femme dans la salle de bains.

Ils m'ont fait signe d'aller me mettre à côté du Président. Je me suis assis sur le divan près de lui, nos épaules se touchaient, un des hommes s'est placé derrière nous tandis que l'autre se dirigeait vers la porte de la salle de bains.

« S'il vous plaît. » Ce n'est que plus tard que je me suis rendu compte que je parlais à voix basse. « S'il vous plaît. Pas elle. »

L'homme a ouvert la porte et, pendant quelques secondes, il est resté immobile en la regardant. Depuis le divan, je pouvais voir dans la pièce. Elle n'avait pas tourné la tête ; elle pensait que c'était moi. L'homme l'a sortie brutalement de la baignoire d'un seul mouvement, et elle s'est retrouvée nue, debout sur le sol, en hurlant mon prénom. [...]



Ceridwen Dovey, *Les Liens du sang*
Roman traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Jean Guiloineau

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2008 | www.heloisedormesson.com
224 pages | 20 € | ISBN 978-2-35087-079-3
Distribution/diffusion Interforum